

Persée

<http://www.persee.fr>

Les Barghwâta (origine de leur nom)

Mbarek Redjala

Redjala Mbarek, . Les Barghwâta (origine de leur nom). In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°35, 1983. pp. 115-125.

[Voir l'article en ligne](#)

Abstract The North African Middle Ages will long remain obscure and muddled if we do not tackle the attentive and close examination of the texts and if we continue to content ourselves with generalities. The «dark ages» are dark only because we merely skim over them to build brilliant and seductive theories at the expense of populations who cannot protest. Much has been written on the Barghwâta and much is repetitive. Monsters for some people, Berber nationalists for others, nearly everybody more or less agreeing in accepting that their name comes from Rio Barbât in Spain, where one of them was supposedly born. I have tried through texts and by resorting to toponymy and onomastics, to give an explanation of this name that is closer to the historico-linguistic reality of the Maghrib during the medieval period.

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

LES BARGHWĀTA (ORIGINE DE LEUR NOM)

par Mbarek REDJALA

Les Berghwāta ont été cette confédération de tribus et de lambeaux de tribus berbères, qui, au IIe/VIIIe siècle, après l'échec du mouvement khâriгите à base égalitariste dirigé contre la tyrannie des gouverneurs arabes, unies par un même idéal sans doute très confus à l'origine, se sont forgé un royaume dans la Tamesna (1), le long du littoral atlantique du Maroc actuel, entre Salé et Asafî, royaume qui durera quatre siècles. Nous savons peu sur les circonstances exactes de sa constitution, sur son organisation interne et ses rapports avec ses voisins. Les échos, souvent orientés, qui nous en sont parvenus nous réduisent à l'impuissance, conduisant inévitablement à l'extrapolation. Le nom même et surtout celui sous lequel il s'est fait connaître demeure encore une énigme. C'est de ce nom qu'il sera question dans cet article. J'y exposerai un point de vue entièrement nouveau, rompant totalement avec une tradition vieille de plus de neuf cents ans. Ce qui ne veut nullement dire que la démonstration historico-linguistique qui va suivre résoudra définitivement le problème. J'en sens la fragilité et l'accepte, mon objectif étant avant tout d'ouvrir un nouveau passage sur un terrain mal exploré.

Les sources médiévales (2) relatives aux Barghwāta sont aujourd'hui connues de tous ceux qui s'intéressent, même de loin seulement, à l'histoire de l'Afrique du Nord. Elles concordent toutes sur trois points : le nom de leur territoire, le moment de leur apparition, le nom sous lequel ils sont encore désignés. Toutes s'accordent, en effet, pour les situer géographiquement dans la Tamesna. Leur nom n'est mis en doute par aucune, et toutes fixent leur apparition entre les années 123-127/741-745. Mais à quel moment ces tribus berbères, «sans père un et sans mère une» comme l'écrit un chroniqueur du XIVe siècle (3), reçurent-elles ou se donnèrent-elles le nom Barghwāta ? Les auteurs médiévaux, tous d'expression arabe, suggèrent l'idée selon laquelle le nom Barghwāta se serait imposé à ces Berbères (autochtones et réfugiés) et à leurs voisins dès le début de la constitution de leur royaume. Les uns l'affirment plus ou moins, d'autres le laissent entendre en demeurant cependant muets sur le comment du commencement barghwāti, encore obscur pour nous. Et, apparemment, personne ne met en doute, faute d'une preuve contraire, cette manière de voir l'apparition dans l'histoire du Maghreb d'un ensemble de tribus, de lambeaux de tribus, d'individus aussi à la recherche d'une protection, se donnant brutalement un seul

nom. Et sans que, semble-t-il, ce nom ait été antérieurement porté par un individu, une famille ou une tribu. Ce n'est pas impossible. Dans le domaine extrêmement complexe de l'onomastique, tout est susceptible de se présenter. Des populations ont pu, par exemple, être désignées par le nom du personnage central de leur groupe, de leur chef, de leur devin, au moment où elles font leur apparition dans l'histoire. Elles peuvent être désignées aussi par un toponyme, par un mode de vie, par une spécialisation, voire même par une infirmité, vraie ou fausse, d'un des leurs, etc. Dans tous les cas, la tâche n'est jamais aisée pour fixer le moment auquel tel ou tel groupe a reçu ou s'est donné tel ou tel nom. Il va de soi que l'existence d'archives bien tenues réduit les incertitudes et conforte le chercheur dans ses conclusions. Tel n'était pas le cas en Afrique du Nord au début du deuxième siècle de l'Hégire. Les mouvements de populations étaient alors fréquents, et l'on n'écrivait pour ainsi dire pas. Et naturellement, il n'y avait pas d'archives.

Le premier texte médiéval connu traitant des Barghwâta, celui d'Ibn Ḥawḳal (4), remonte à la fin de la première moitié du IV^e siècle / début de la deuxième moitié du Xe, soit deux siècles après la fondation de ce royaume de la Tamesna. Et le deuxième, que nous devons à al-Bakrî (5), le plus important par la consistance des renseignements qu'il fournit, souvent repris par les auteurs médiévaux et largement utilisé par les chercheurs contemporains, date au mieux de la fin de la première moitié du Ve / XI^e siècle (6). Bien mieux, Ibn Ḥawḳal, notre premier informateur chronologiquement parlant, voyageur curieux de nature, qui donne une longue liste des tribus Barghwâta, ne fournit aucun renseignement sur l'origine de leur nom, ni sur le moment de son apparition. Dans son esprit, il devait aller de soi que le nom accompagnât ou précédât la naissance du royaume barghwâtî.

Le texte d'al-Bakrî est représenté par deux traditions. La première est attribuée à Abû Ṣâliḥ Zammûr al-Barghwâtî (7), envoyé en mission à Cordoue en 352/963. Une tradition donc vieille de cent ans, al-Bakrî ayant achevé la rédaction de son ouvrage en 460/1068. Assez étrangement, al-Bakrî ne fournit pas la source du récit sur les Barghwâta qu'il met dans la bouche de Zammûr. Cependant l'allure du récit, sa forme et surtout les mots et expressions berbères qui y sont reproduits témoignent de son authenticité sinon de son exactitude. «Le récit qui va suivre, écrit-il, provient de Zammûr... Grand Prieur chez les Barghwâta (8)». Ce curieux personnage, qui devait jouer un rôle considérable auprès de son souverain, ignorait l'arabe puisqu'il a eu recours à un interprète «pour communiquer les renseignements qu'il fournissait» (9). Et cet interprète était originaire de Salé et, est-il précisé, de confession islamique. Ce qui devait sous-entendre que Zammûr ne l'était pas aux yeux des principaux acteurs de la cour cordouane. Qu'aurait dit le Grand Prieur barghwâtî ? Que Ṭarfîf, premier prince barghwâtî, zénatien d'origine, était fils de Siméon, fils d'Ishâk, donc d'origine judaïque ; qu'il avait pris part aux combats livrés aux Arabes par Maysara (10) ; qu'après la mort de ce dernier, il était passé dans la Tamesna où il fut proclamé chef par les Berbères ; qu'il y mourut sans avoir jamais renoncé aux pratiques islamiques. Toujours d'après le même Zammûr, il eut pour successeur son fils Ṣâliḥ, qui aurait, lui aussi, combattu dans les rangs de Maysara. Il «se présenta aux Berbères en qualité de prophète, et leur enseigna les doctrines religieuses qu'ils professent de nos jours» (11), sans toutefois les diffuser parmi ses sujets. A son fils Ilyas, qui devait lui

succéder, il aurait recommandé de ne pas les divulguer avant d'avoir acquis assez de forces pour ne craindre aucun danger» (12). Et naturellement, il lui aurait expressément recommandé — Zammûr renseignait la cour cordouane... — «de vivre en bonne intelligence avec le souverain d'Andalousie» (13). Il se serait ensuite rendu en Orient avec la promesse de revenir parmi ses sujets à l'avènement du septième de leurs rois, etc, etc. Ilyas se conduisit conformément aux instructions de son père, en bon hypocrite barghwâṭî. Ce ne fut qu'à l'avènement d'un de ses fils, Yûnus, que les choses allaient changer. Il enseigna publiquement la nouvelle religion et mit le pays à feu et à sang. Ce qui ne l'empêchera pas, d'après le même Zammûr, d'accomplir le pèlerinage à la Mekke. Au moment où l'émissaire barghwâṭî se trouvait à Cordoue, le pouvoir était assuré dans la Tamesna par Abû Manṣûr 'Īsâ. Et, comme de juste, son père, «avant de mourir lui avait recommandé de cultiver l'amitié du souverain de l'Andalousie, conseil que tous ces princes avaient toujours donné à l'héritier présomptif du trône» (14). Zammûr décrira aussi sommairement la nouvelle religion. Mais pas une seule fois il n'a été question du nom qu'il portait avec les siens, pas même lorsqu'il rappela l'origine du toponyme andalous Tarîfa (15).

La deuxième tradition rapportée par al-Bakrî est due à un certain Abû al-'Abbâs Faḍl ibn Mufaḍḍal ibn 'Amr al-Maḍḥiḡî, sur lequel il ne fournit aucune information et au sujet duquel nous ne savons encore rien. Était-il historien, géographe, poète, simple courtisan à la cour de Cordoue ? A-t-il été l'informateur direct d'al-Bakrî ? Y a-t-il eu, au contraire, un ou plusieurs intermédiaires ? Autant de questions qui resteront longtemps sans réponse. D'après ce personnage qui n'apparaît nulle part ailleurs, ce fut Yûnus et non Ṭarîf ou Ṣâliḡ qui aurait été le fondateur de la religion barghwâṭa (16), en ce sens qu'il aurait été le premier à la divulguer et aussi à l'imposer par les armes. Et qui était ce Yûnus pour Abû al-'Abbâs Faḍl, qui ne s'appuie sur aucune autorité ? «Yûnus, rapporte al-Bakrî, était originaire de Shidûniya (Sidonia), de la localité dite Barbat. Il se rendit en Orient la même année que plusieurs autres personnages remarquables (...). Yûnus avait goûté du breuvage qui fortifie la mémoire, ce qui lui donna la faculté de retenir tout ce qu'il entendait» (17). De retour d'Orient, la tête naturellement pleine de savoir, surtout en astrologie, «il s'arrêta chez ce peuple zénatien (les Barghwâṭa qui ne portaient peut-être pas encore ce nom), et, ayant reconnu toute l'étendue de leur ignorance, il se fixa dans leur pays. Il se mit à leur prédire certains événements, dont l'arrivée lui fut indiquée par les astres. Presque toujours, il devinait juste. Par ce talent, il acquit auprès d'eux une grande considération. Convaincu alors de leur crédulité et de leur faiblesse d'esprit, il annonça ouvertement ces doctrines religieuses et appela les Berbères à le reconnaître pour prophète» (18). En effet, avant de se rendre en Orient, il se disait, avec deux autres personnages de son entourage, investi de la qualité de prophète. Et voici le passage le plus intéressant, et qui fournit pour la première fois l'origine du nom Barghwâṭa. «Comme il était originaire de Barbât, rapporte al-Bakrî, il donna à chacun de ses partisans le nom de Barbâtî, nom qui, passé dans leur langue (le berbère), devint Barghwâṭî» (19).

De ce récit, il ressort que Yûnus était étranger dans la Tamesna. D'où se serait-il rendu en Orient ? Le texte arabe ne le dit pas expressément. Bien mieux, en se laissant solliciter et sans trop forcer, il serait parti de Wâdî Barbât. «Il était originaire

de Wādî Barbât. Il se rendit en Orient». Et sur le chemin du retour, il avait l'intention de se rendre en Andalousie (*yrîdu al-Andalus*). Il ne se serait arrêté dans la Tamesna, chez ce peuple zénatien, que par pur hasard (*fa nazala bayn hâ'ulâ'i al-ḳawm min Zanâta*). Et pourtant nous savons par Zammûr que ce Yûnus, quatrième roi barghawâṭî, était l'arrière-petit-fils de Ṭarîf. Ce qui, à ma connaissance, n'a été mis en doute par aucun chroniqueur du Moyen-Âge. Nous savons aussi que l'avènement de ce Yûnus est fixé à 227/842. Les Barghwâṭa auraient-ils vécu sous un autre nom jusqu'à cette date de 227/842 ? Lequel ? Aucun document du Moyen-Âge n'y fait allusion. Dès lors, quel crédit peut-on accorder à pareil récit ? Mohamed Talbi, dans une magistrale étude consacrée aux Barghawâṭa, a quelque peu extrapolé, me semble-t-il, dans le passage où il traite de Ṭarîf et de ses origines d'après le récit d'Abû al-'Abbâs Faḍl que je viens de citer, et dont le témoignage ne me semble pas sérieux. «Que penser maintenant, écrit-il, de la nisba espagnole qui lui (Ṭarîf) est attribuée ainsi qu'à ses descendants ? Abû al-'Abbâs Faḍl ibn Mufaḍḍal al-Maḍḥiġî nous explique que les descendants de Ṭarîf portaient l'ethnique (nisba) de Barbâṭî, dont la forme Barghwâṭî – d'où le nom de Barghwâṭa donné à leurs fidèles – n'est qu'une déformation phonétique» (20). Je ne pense pas qu'il existe une autre version de la tradition remontant à Abû al-'Abbâs Faḍl que celle rapportée par al-Bakrî. D'après un manuscrit que je possède et l'édition de de Slane, Ṭarîf n'apparaît pas une seule fois dans cette tradition, pas même dans le morceau poétique attribué à un certain S'îd ibn Hishâm al-Maṣmûdî. Et dans ces vers, probablement forgés pour la circonstance, ne sont mentionnés que deux noms propres, ceux de Maysara et Yûnus. Même à travers une citation – qui n'en est pas une pour moi – notre inconnu Abû al-'Abbâs Faḍl fait un saut entre Maysara et Yûnus. Il est d'ailleurs amusant de remarquer que Barghwâṭî et son pluriel Barghwâṭa sont deux formes arabes. Et pourtant ce serait les Berbères qui, d'après cette dernière tradition, auraient déformé ce nom de Barbâṭî en le soumettant à la phonétique de la langue berbère. Il me semble que ce n'est pas sérieux.

Les auteurs postérieurs à al-Bakrî, des historiens, se sont bien rendu compte que le récit d'Abû al-'Abbâs Faḍl n'était pas exempt de divagations. Aussi, le reprendront-ils, non «avec quelques variantes» (21), mais en lui apportant des modifications importantes et qui s'imposaient pour lui donner un semblant de vérité. Ils n'eurent qu'à tendre l'oreille et à broder ensuite.

Ainsi, l'anonyme des Mafâkhir al-Barbar (début VIIIe/XIVe siècle) commence un paragraphe sur les Barghwâṭa par un aveu d'impuissance : «Quant aux Barghwâṭa, écrit-il, il serait long de raconter leur histoire» (22). Et il renvoie aux ouvrages qui leur sont consacrés, sans mentionner nommément un seul. Il signale cependant que le fondateur de leur religion a été Ṣâliḥ ibn Ṭarîf, originaire de Wādî Barbât, d'où la nisba Barbâṭî que «les Arabes changeront dans leur langue en Barghwâṭî. Ibn Abî Zar' (23), qui écrivait à la même époque que l'anonyme des Mafâkhir al-Barbar, n'en dit pas davantage. Et sur les points discutés plus haut, son texte se présente comme la copie conforme du précédent : Ṣâliḥ est bien le personnage central du royaume Barghwâṭî et la nisba Barbâṭî a bien subi des changements phonétiques pour se conformer au génie de la langue arabe, non de la langue berbère. Compte tenu de ce qui devait circuler à la fois d'étrange et de réel sur ces Berbères pas comme les au-

tres, et dont on savait à peu près à quel moment ils firent leur apparition dans l'histoire, la thèse d'Abû al-'Abbâs Faḍl ne pouvait plus satisfaire. D'autre part et enfin, un nouveau rapport des forces, à l'avantage de l'arabophonie, était en train de s'imposer. Dès lors, il devenait tout à fait normal que l'on expliquât les choses par référence à l'arabe, non au berbère.

Ibn Khaldûn, dans son Histoire des Berbères (24), fera bande à part, comme toujours. Il prend ses distances dès l'introduction générale qu'il consacre aux Maşmûda. «Parmi les branches de cette grande famille, écrit-il, figurent les Barghwâṭa, (...) qui tenaient le premier rang *au début de l'Islâm et quelque temps avant*» (25). Il revient à la charge au début de la notice qu'il leur consacre en tête de toutes les branches maşmûdiennes. Il en fait «la plus ancienne branche maşmûdienne, la plus importante par la puissance et le nombre au début de l'Islâm. Ils étaient partagés en un grand nombre de fractions (*wa hum al-ġil minhum, kâna lahum fî şadr al-islâm at-taḩaddum wa l-kathra, wa kânû shu'ûban kathîratan, muftariḩîn*)» (26). Il les situe, avant et après l'Islâm, dans la Tamesna et le long du littoral atlantique, entre Salâ et Asaḩ (*fî basâ'iṭ Tâmesnâ wa rîf al-baḩr al-muḩîṭ min Salâ wa Azammûr wa Anaḩâ wa Asaḩ*). Il trace ensuite les grandes lignes de l'histoire des Barghwâṭa, depuis Ṭarîf jusqu'à leur extinction, rejetant au passage certaines affirmations de ses devanciers et de ses contemporains, à savoir l'origine zénatienne ou juive de Ṭarîf, mais surtout l'explication selon laquelle Barghwâṭ ne serait que le résultat d'une déformation phonétique de Barbâṭ. Et il conclut : «Quant à Şâliḩ ibn Ṭarîf, c'est une chose bien connue, il était Barghwâṭî et rien d'autre. Il est d'ailleurs impossible qu'un intrus, un étranger puisse réussir à se rendre maître des pays et des tribus» (27).

Tout au long de cette notice, Ibn Khaldûn n'a cessé d'affirmer que le nom de Barghwâṭa existait avant l'Islâm et s'est maintenu après la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes, qu'il a été porté par la plus importante fraction des Maşmûda. Il a eu cependant la malencontreuse idée de rappeler dans sa conclusion la théorie qui lui était chère, selon laquelle un groupe social appartenant à la même ethnie ne saurait se laisser gouverner par un étranger. Aussi rendit-il suspect le seul raisonnement, le sien, qui était capable à l'époque d'ouvrir le chemin conduisant à la vérité. Incontestablement, Barghwâṭa n'a rien à voir avec Barbâṭ ; il n'a rien à voir aussi avec Baquates ou Bacuates (28).

Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à ce nom, las de me heurter à un bloc monolithique paralysant, je l'ai arbitrairement coupé en deux : *bar / ghwâṭ*, après avoir éliminé les éléments d'emprunt à l'arabe, c'est-à-dire la *nisba î* dans Barghwâṭî et, dans Barghwâṭa, l'indice du pluriel *at* amputé de *t* dans la transcription latine. Que pouvait signifier *bar* en berbère ? Je me suis d'abord tourné vers le kabyle, ma langue. Elle m'offrit deux voies. Compte tenu de la façon avec laquelle les historiens du Moyen-Âge — exception faite d'Ibn Khaldûn — ont rapporté le fait barghwâṭî, j'ai pensé que ce *bar* pouvait avoir été utilisé comme élément péjoratif, dépréciatif et exprimant souvent la démesure. En effet, en kabyle, l'élément *bar* prononcé d'ailleurs *b̄ar* placé devant un substantif ou un adjectif lui donne un sens péjoratif d'excès, de démesure. Nous disons : *az̄az̄aw/ab̄ar̄az̄aw*, vert, verdâtre ; *ad̄abbuz/ab̄ard̄abbuz*, massue, grosse massue ; *agh̄an̄jur/ab̄ar̄gh̄an̄jur* ou *ab̄al̄gh̄an̄jur*, nez surtout idéal, grand nez, etc. Ce procédé, très courant en langue kabyle, se retrouve

dans la plupart des autres langues berbères. On aurait pu désigner par ce procédé un groupe de Berbères connu pour son hérésie. Mais l'origine de ce *b̄ar* avant, si je puis dire, sa déviation ?

La deuxième voie que j'ai retenue m'a été suggérée par les noms propres arabes empruntés par les Berbères. Précédés en arabe dialectal de *bu* (père) ou de *ben* (fils) et suivis de *al* de la détermination, ils deviennent selon les cas *b̄al* ou *b̄ar*. C'est ainsi que nous disons : *B̄alḥağ* pour Ben alḥağ, *B̄arramḍan* pour Ben Remḍan, *B̄alḳas̄em* pour Abu-l-Ḳasem, etc. Le procédé est très fréquent chez les Berbères d'aujourd'hui. Mais l'était-il chez les Berbères du IIe siècle de l'Hégire ? Les noms propres d'origine arabe se sont très rapidement imposés dès l'achèvement de la conquête de l'Afrique du Nord par les Musulmans. Il semble que l'islamisation s'accompagnait d'un changement de noms, plus exactement de prénoms. Les Barghwâta eux-mêmes, dont les souverains ont porté des noms arabes et bibliques, témoignent de l'importance de ce changement. Cela était surtout valable lorsqu'il s'était agi d'individus. Par contre, les groupes gardaient leurs anciens noms berbères. En témoignent les listes très longues de tribus, de fédérations et de confédérations berbères portant toujours des noms berbères au Moyen-Âge. Il était même rarissime que, dans ces listes, on relevât un nom propre arabe. Ce qui d'ailleurs, soit dit en passant, a constitué un casse-tête pour les auteurs médiévaux et donne des sueurs froides aux chercheurs contemporains, tant l'écriture arabe ne répond pas aux exigences de la phonétique berbère. Mais c'est là un autre sujet.

Longtemps, j'ai hésité entre ces deux voies, avec l'espoir que l'explication de l'élément *b̄ar* me faciliterait la compréhension de *Ghwât*. Je persiste, en effet, à croire que ce nom propre est composé, qu'il est constitué de deux éléments distincts. La première preuve tangible, mais tout de même fragile, m'a été fournie par Ibn Ḥawḳal. De passage à Tobna, à l'est des montagnes du Hodna, il décrit sommairement la ville, ses environs et les populations. «Une étape est comptée de Dar Mallul (Maison Blanche) à Tobna, ville ancienne, autrefois très grande et possédant des vergers, des terrains de culture, produisant du coton, du froment, de l'orge ; elle est entourée d'un mur de torchis. On y voit deux groupes d'habitants, des *Arabes et des Barḳağana* ; leur agriculture se fait au moyen de l'irrigation ; ils cultivent du lin et toutes sortes de céréales, d'un rendement très profitable : elle avait jadis une grande quantité de troupeaux, boeufs, moutons et autres bestiaux, mais plus tard la jalousie et l'envie sévirent sur ces populations et Dieu les fit périr les uns après les autres, tout en exterminant leur bétail. Ainsi, après la prospérité et le bien-être, ce fut la misère, l'humiliation, la gêne, la dispersion et la dépopulation : ils s'exilèrent un peu partout, éparpillés par monts et par vaux ; ceux qui sont restés sur place sont d'honnêtes gens» (29).

J'ai cité entièrement ce texte très important sous tous les aspects parce qu'il annonce un autre passage du même auteur traitant toujours des *Barḳağana*. Pour ne pas relever que ce qui touche à notre sujet, on aura remarqué en premier lieu que notre voyageur fait une nette distinction entre les Arabes et les autres, qu'il n'appelle pas Berbères, ou Berbères *Barḳağana*, mais *Barḳağana* sans plus. Un nom qui semble ne pas avoir d'attache avec le passé. Des gens en quelque sorte *sans père un, sans*

mère une, à l'exemple des Barghwāta. C'était aussi des gens fixés au sol, des cultivateurs, des éleveurs, de même que les habitants de la Tamesna. Enfin leurs deux noms sont composés et commencent tous deux par l'élément *bar*.

Dans un autre texte, Ibn Ḥawqal revient sur les Barqağana. Son passage à Palerme lui inspire ce jugement sévère sur ses habitants : «On ne trouve dans cette ville aucune personne intelligente, ni habile, ni réellement compétente dans une branche scientifique quelconque, ni animée de sentiments nobles ou religieux. Aussi, la majorité de la population a de bas instincts ; pour la plupart, ce sont des gens vils et sans valeur, sans entendement et sans piété réelle. Ce sont pour la plupart des *Barqağana* et des affranchis qui se rattachent à un peuple qui a conquis le pays et qui a péri» (30).

Comme dans le texte précédent, les Barqağana sont présentés comme des inclassables dans la nomenclature des Berbères, comme les Barghwāta. Mais n'ayant pas joué de rôle important après la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes, on n'a pas éprouvé le besoin de leur attribuer une ascendance quelconque pourvu seulement qu'elle ne fût pas berbère.

Ces Barqağana, nous les retrouvons chez al-Bakrī, mais dans d'autres régions. Relatant les circonstances de la naissance de Tāhart la Neuve, al-Bakrī écrit : «La ville dont nous venons de parler est Tāhart la Neuve. A l'Orient de celle-ci et à la distance de cinq milles s'élève Tāhart l'Ancienne, château-fort appartenant aux Barqağenna. On raconte que, ayant entrepris de bâtir Tāhart, ils trouvaient chaque matin l'ouvrage de la veille renversé. Ils construisirent alors Tāhart la Basse laquelle est Tāhart la Neuve» (31).

Le même auteur les signale encore pour leur conduite dans un bourg sur la route conduisant de Ténès à Ashîr Zîrî. «Si l'on veut suivre la route du littoral pour se rendre de Ténès à Ashîr Zîrî, l'on se rend d'abord chez les Banu Ğallîdâsan, jolie petite ville appartenant aux Mağghara. L'entrée en est interdite aux Barqağenna, depuis l'époque de la trahison qu'ils y avaient commise» (32).

Dans un autre texte, il mentionne leur présence à Awdaghust, dans l'extrême sud, aux confins du Ghana (33). Mais pour notre sujet, le passage le plus important d'al-Bakrī sur les Barqağenna est le suivant : «De Kairouan, écrit-il, l'on se rend à al-Ghuzza par la route déjà indiquée ; puis à Tağenna, ville située dans une plaine et renfermant une population considérable. Elle est entourée d'une muraille et possède un *ğâmi'*. Ces habitants sont les Barqağenna» (34).

Ainsi, aux Xe et XIe siècles, ils se font remarquer un peu partout dans le Maghreb, dans le Sahara et même à Palerme. Et dans des situations souvent peu flatteuses. Ils ne sont ni des Arabes ni des Berbères à Tobna, où ils seraient entrés en conflit avec une autre population, participant ainsi à la ruine de la ville et de ses environs, au point de provoquer la colère divine. A Palerme, associés à un vague peuple ancien, ils sont dépouillés de tout sentiment humain. La vengeance divine les poursuit et les accable à Tāhart. Enfin, accusés d'une trahison sur laquelle nous ne savons rien, ils sont interdits de Ğallîdâsen. Un tel acharnement devait avoir une cause profonde. Peut-être ont-ils inspiré de la crainte à un moment de leur histoire, puis de la méfiance mêlée à du mépris après avoir perdu pouvoir et autorité, mais gardé des habitudes ancestrales qui pouvaient les distinguer des autres Berbères et

des Arabes. D'ailleurs, ils ne tarderont pas à disparaître définitivement. En tout cas, au XI^e siècle, Ibn Khaldûn ne les mentionnera pas une seule fois. Ils ont quand même laissé un nom propre lié à un toponyme. Peut-être nous aidera-t-il à élucider le problème Barghwâta.

Dans les textes cités ci-dessus, les Barqağana ou Barqağenna (35) ne sont mentionnés seuls que dans deux localités : Tâhart la Neuve, d'après un récit douteux, et Tağenna ou Tâğana (36). Dans cette dernière, pourvue d'un *ğâmi'* et entourée d'une muraille, ils ne sont gratifiés d'aucun commentaire désobligeant. Ils devaient être chez eux dans cette bourgade dont le «territoire produit des fruits, surtout des figues en grande abondance, qui sont exportées» (37). Aussi ont-ils reçu le nom de la ville qu'ils peuplaient précédé de l'élément *bar*, le *ğ* n'étant qu'un élément «parasite», pas tout-à-fait cependant. Je pense, en effet, qu'il est le produit de la voyelle *a* de *ta* dans Tağenna à la suite de l'usure, puis de la disparition de l'indice du féminin *t*. On a donc pu dire un moment Bar Tağenna, puis Bar-Ağenna. Or le *a* à l'initiale, donc attaqué, se situe dans une zone d'articulation assez proche de celle de *ğ*, surtout en langue arabe. A l'origine donc, on avait Bar Tağenna.

Que pouvait bien signifier *bar*? Dans son *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique* (38), J. Desanges écrit, à propos des Barzifulitani : «sans doute une tribu de Grande Kabylie située non loin de la mer» (39). Il ajoute en note : «L'élément *war* ou *bar* peut d'ailleurs se retrouver dans des populations fort éloignées les unes des autres. Sa fréquence a été déjà signalée» (40). Enfin, traitant des Ursiliani, il fournit cette indication : «L'élément *ur* n'est sans doute pas essentiel. Comme *u ua* et *war*, il devait remplacer la fonction de l'arabe *banu*» (41). *War* étant aussi réalisé *bar* (exemple : Barzifulitani), il devait remplacer aussi la fonction de l'arabe *banu*. En arabe, *banu* signifie fils ; suivi d'un toponyme, il a signifié et signifie encore : habitants de tel ou tel endroit. Il en a été de même de *bar* en berbère. Bar Tağenna, devenu Barqağenna, devait signifier : natifs de Tağenna, habitants de Tağenna. C'est le même que nous retrouvons dans Barghwâta qui, débarrassé de la voyelle *a* d'emprunt, puis décomposé, devient : bar Ghwât, fils de Ghwât, natifs de Ghwât, habitants de Ghwât.

Reste tout de même ce Gwât. Que venait-il faire dans la Tamesna ? Il aurait pu être le pluriel de *ghûta* arabe avec le sens de «vallée très bien arrosée par des cours d'eau et très fertile» (42). Et la Tamesna se présente comme une grande vallée bien arrosée et fertile. Barghwâta aurait pu signifier : fils des vallées, natifs des vallées, habitants des vallées. Mais, à ma connaissance, le mot arabe *ghûta* et son pluriel *aghwât* ne figurent dans aucun vocabulaire des populations berbérophones et arabophones du Maghreb. Il y a bien sûr Laghwât, ville du Sud algérien, toponyme transcrit al-Aghwât pour lui donner une allure arabe. Mais nous savons, par Ibn Khaldûn au moins, que Laghwât, non al-Aghwât, n'est pas un toponyme d'origine arabe. Dans son *Histoire des Berbères*, il mentionne les Laghwât au nombre des branches faisant partie de la très puissante tribu zénatienne des Maghrâwa. «Les Laghwât, écrit-il, autre branche de la tribu des Maghrâwa, habitent cette partie du Désert qui sépare le Zab d'avec la montagne Râshid. Ils y possèdent un *ksour* (*ğuşayr*) qui porte leur nom, et dans lequel une de leurs fractions mène une vie de privations, par suite d'une situation avancée dans le Désert. Ils se sont fait remarquer par leur bravoure et par la

résistance qu'ils opposèrent aux Arabes» (43). Ce Ksour ne pouvait être que Laghwât d'aujourd'hui. Le même Ibn Khaldûn signale aussi des Maghrâwa dans le voisinage des Maşmûda et des ... Barghwâta. Dans la notice très brève qu'il consacre aux émirs maghrâwa d'Aghmât (44), il écrit : «Je n'ai jamais pu découvrir les noms des émirs d'Aghmât, mais je sais qu'ils y gouvernaient à l'époque où les derniers princes de la famille Zîrî (Ibn 'Aṭiya) régnaient à Fâs et que les descendants de Ya'lâ l'Ifrinide commandaient dans Salé et dans Tadla. Ils eurent pour voisins les Maşmûda et les Barghwâta. Le dernier de ses émirs vivait en 450/1058. Il se nommait Laghûṭ» (45) ou Laḳḳûṭ, selon les manuscrits. Les deux lectures de ce nom sont elles-mêmes intéressantes, la prononciation Laḳwâṭ pour Laghwâṭ étant la plus courante chez les Laghwâṭî de nos jours.

Nous avons vu plus haut un groupe de Laghwâṭ maghrâwa installé à Laghwâṭ, bourgade à laquelle ils avaient probablement donné leur nom, et nous venons de voir un Laghûṭ ou Laḳḳûṭ, dernier prince maghrâwî à Aghmât, dans le voisinage des Maşmûda et des Barghwâta. Les Laghwâṭ, je le rappelle, se sont illustrés par leur bravoure et leur résistance aux Arabes. N'auraient-ils pas été appelés à un moment de leur histoire, avant ou après le déplacement de certains d'eux vers l'Ouest, Bar Laghwâṭ ? Il n'est pas absurde, en effet, compte tenu de ce qui a été rapporté sur eux, que quelques Laghwâṭ, probablement les plus zélés défenseurs de la cause berbère au IIe siècle de l'Hégire, aient trouvé refuge dans la Tamesna. Et là, auréolés, de leur prestige, bien qu'ils fussent zénatiens sans l'avouer, ils ont bien pu s'imposer à des populations profondément marquées par l'échec sanglant du mouvement khâriḡite, et fonder un royaume sur une base autre que le tribalisme. Après la tourmente, une fois la paix retrouvée, laissant libre cours aux anciennes inimitiés, ils n'avaient aucun intérêt à rappeler leurs origines. Pour asseoir solidement leur autorité au milieu d'un monde régi par des lois tribales, il ne fallait avoir appartenu à aucune tribu. Bien mieux, ils se donnèrent des prénoms bibliques et se seraient fait forger une généalogie les faisant descendre de Shim'ûn. Ils purent ainsi se maintenir au pouvoir et donner leur nom au royaume de la Tamesna. Ce nom, Bar Laghwâṭ, fils de Laghwâṭ, natifs de Laghwâṭ, est passé par assimilation de / à Barraghwâṭ, qui nous est parvenu, dans une écriture arabe incertaine, la tension consonantique n'y étant que rarement représentée, sous la forme Barghwâṭ, Barghwâta n'étant que son pluriel en arabe.

NOTES

(1) Tamesna, transcrit Tâmesnâ par Ibn Khaldûn, signifierait plaine. Mais ce nom ne s'est pas maintenu pour désigner cette longue plaine de la côte atlantique du Maroc actuel. Il existerait encore, cependant un Bab Tamesna à Rabat et un autre à Marrakech.

(2) Ibn Ḥawḳal, *Ṣūrat al-Ard*, Brill, 3e éd. 1967, trad. J.H. Kramers et G. Wiet, éd. Maisonneuve, 1964 ; Abû 'Ubayd al-Bakrî, *al-Masâlik*, éd. et trad. de Slane, Maisonneuve, 1965 ; Ibn al-'Idhârî, *al-Bayân al-Mughrib*, éd. G.S. Colin et Lévi-Provençal, Leiden, 1948 – 1951 ; Ibn Abî Zar', *Kitâb-al-Anis al-Muṭrib bî Rawḍ al-Ḳirṭâs*, éd. Tornberg, Uppsala, 1843 – 1846, trad. française, Beaussier, 1860 ; Ibn Khaldûn, *Histoire des Berbères*, éd. et trad. de Slane, 1847 – 1856.

(3) Ibn Abî Zar'. Je n'ai pu disposer ni du texte édité ni de la traduction. Je le cite à partir d'un manuscrit que je possède.

(4) Son récit sur les Barghwâta remonte à 340/951 d'après ses propres indications.

(5) *Al-Masâlik*, 124-141/259-269.

(6) Al-Bakrî a achevé la rédaction de son ouvrage vers 460/1068.

(7) De Slane (259) a traduit «de la tribu des Barghwâta». Je suis le texte arabe où le mot tribu ne figure pas.

(8) Voir la note précédente.

(9) *Al-Masâlik*, trad., p. 259. Comme ici, il m'arrivera assez souvent de redresser la traduction pour serrer de plus près le texte arabe.

(10) L'un des plus importants des dirigeants berbères sofrites qui se sont soulevés dans la région de Tanger vers 122/740. Il est souvent nommé al-Ḥaḳîr, le Méprisable. Dans un manuscrit de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldûn portant de nombreuses notes autographes, ce surnom est vocalisé al-Khafîr, le Protecteur. Ce qui est plus proche de la vérité historique.

(11) *Al-Masâlik*, 135/260.

(12) *Ibidem*.

(13) *Ibidem*.

(14) *Ibidem*, 137/264.

(15) L'un des premiers Berbères à avoir franchi le détroit séparant l'Espagne de l'Afrique. Il a donné son nom à la ville forte espagnole, Tarifa sur Gibraltar.

(16) De Slane avait traduit : «Yûnus, qui le premier avait soutenu par les armes la religion des Barghwâta». Traduction contestée à juste titre par Mohamed Talbi dans *Hérésie et acculturation des Berbères Barghwâta*, Actes du Premier Congrès d'Études des Cultures Méditerranéennes d'Influence arabo-berbère, Alger, S.N.E.D., 1973.

(17) *Al-Masâlik*, 137/264.

(18) *Ibidem*, 138/265.

(19) *Ibidem*.

(20) *Hérésie et acculturation des Berbères Barghwâta*, Actes du Premier Congrès d'Études des Cultures Méditerranéennes d'Influence arabo-berbère, p. 219.

(21) *Ibidem*.

(22) *Kitâb Mafâkhir al-Barbar*, éd. Lévi-Provençal, Rabat, 1934, p. 47.

(23) *Ibidem*.

(24) Ed. trad. de Slane. Il m'arrive de m'écarter de sa traduction qui, en demeurant excellente, mérite d'être mise à jour.

(25) *Ibidem*, I, 274/II, 124.

(26) *Ibidem*, I, 274/II, 125.

(27) *Ibidem*, I, 279/II, 133.

(28) Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris, 1943. Voir les réserves exprimées par L. Galand dans *Baquates et Barghwaṭa*, *Hespéris*, 1948, 1er et 2ème trimestres.

(29) *Ṣûrat al-Ard*, 85/82.

(30) *Ibidem*, 123/124. Ce qui aurait été la «conséquence de leur habitude de consommer de l'oignon».

(31) *Al-Masâlik*, 67/139.

(32) *Ibidem*, 69/141.

(33) *Ibidem*, 108/300.

(34) *Ibidem*, 66/137. De Slane a forcé le texte arabe en traduisant : «Ses habitants appartiennent à la tribu [berbère] des Barḳağenna». Il n'est pas question dans le texte arabe ni de tribu ni de berbère, mais seulement de «sukkânuhâ Barḳağenna».

(35) La transcription arabe souvent dépourvue de voyelles ne permet pas une reconstitution exacte de ce nom.

(36) Il faudrait sans doute lire : Tajana ou tajønna.

(37) Ibn Ḥawḳal, *Ṣûrat al-Ard*, 90/87.

(38) *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique*, Dakar, 1962.

(39) *Ibidem*, p. 46.

(40) *Ibidem*.

(41) *Ibidem*, 141.

(42) Kazimirski, *Dictionnaire arabe français*, II, p. 518.

(43) *Histoire des Berbères*, II, 67/III, 278. Nous avons tantôt Laghwâṭ, tantôt Laḳwâṭ, cette dernière lecture étant celle qui prévaut aujourd'hui chez les habitants de Laghwâṭ.

(44) Aghmâṭ n Waylan, à 40 km environ au sud de Marrakech.

(45) *Histoire des Berbères*, II, 63-64/III, 272-273.

Résumé

Le Moyen-Âge nord-africain demeurera encore longtemps obscur et désordonné tant que nous ne nous attaquerons pas à l'examen attentif et serré des textes et que nous continuerons à nous satisfaire de généralités. Les «siècles obscurs» ne le sont que parce que nous nous contentons de les survoler pour construire des thèses brillantes et séduisantes aux frais de populations qui ne peuvent pas protester. L'on a écrit beaucoup sur les Barghwāṭa et l'on s'est très souvent répété. Des monstres pour les uns, des nationalistes berbères pour d'autres, presque tous s'accordant plus ou moins à accepter qu'ils tiennent leur nom d'un des leurs qui serait né à Rio Barbâṭ, en Espagne. J'essaie, par les textes et en faisant appel à la toponymie et à l'onomastique, de donner une explication de ce nom plus conforme à la réalité historico-linguistique du Maghreb à l'époque médiévale.

Abstract

The North African Middle Ages will long remain obscure and muddled if we do not tackle the attentive and close examination of the texts and if we continue to content ourselves with generalities. The «dark ages» are dark only because we merely skim over them to build brilliant and seductive theories at the expense of populations who cannot protest. Much has been written on the Barghwāṭa and much is repetitive. Monsters for some people, Berber nationalists for others, nearly everybody more or less agreeing in accepting that their name comes from Rio Barbâṭ in Spain, where one of them was supposedly born. I have tried through texts and by resorting to toponymy and onomastics, to give an explanation of this name that is closer to the historico-linguistic reality of the Maghrib during the medieval period.